

© Valentin Delvaux. ©

Quelques mots

SUR

la plantation des sapins

dans les Ardennes.



Luxembourg.

Imprimerie M. HUSS.

1906.

I.

Mon désir serait de pouvoir faire voir, d'une manière digne du sujet, tout le trésor, toute la charmante poésie qui se cache dans une belle plantation de sapins, surtout en hiver. Durant cette rude saison, toutes les forêts d'arbres feuillus offrent le bien triste spectacle d'immobiles et lugubres squelettes, où hurle entre les branches nues un vent qui fait peur. Mornes et comme désespérés d'être dépouillés de leur beau feuillage d'été, ces arbres sortent du linceuil froid d'une blanche neige que ne recherche nullement le promeneur solitaire, parcequ'il n'y rencontre rien que l'image de la mort. Il en est tout autrement des sapinières, qui sont toujours souriantes et bien habillées pour recevoir leur monde. Aussi attirent-elles constamment ceux qui aiment à respirer le bon air qui donne la santé et qui recherchent un endroit abrité.

J'ai pour elles un grand faible et, d'après ma manière de voir, dans la belle nature rien ne me plaît mieux qu'une florissante plantation de résineux où j'aime à passer une bonne partie de mes loisirs. Et si, par hasard, j'étais né poète, j'aurais inévitablement placé le paradis terrestre au milieu d'un bois de sapins.

Assez de ces phrases lyriques, entrons dans la vie réelle.

Si je raffole de ces admirables végétaux, que Dieu laisse croître pour le plaisir et le plus grand bien-être des hommes, je dois dire aussi que mon amour pour eux a été richement payé et récompensé par de bien précieux bénéfices pécuniaires qu'ils m'ont rapportés. Et en dévoilant le fond de ce qui se trouve caché sous la plume qui écrit les pages qu'on va lire, j'ajouterai que par elles je cherche à engager les gens riches, qui ont de l'argent de trop et ne savent qu'en faire, de les placer dans les plantations.

C'est-là le but principal que présentement je cherche à atteindre. Pour convaincre les capitalistes de vouloir se livrer à de telles entreprises, je me citerai moi-même comme exemple, pour les persuader qu'il y a à faire, par ce moyen, de bien bonnes affaires.

Que de fois ai-je acquis, à petit prix, des terrains qui jusque-là étaient considérés comme n'étant bons à rien, et qui, plus tard, devenus ma propriété et couverts de plantations d'arbres, ont doublé, triplé, même quadruplé de valeur, pour un temps relativement court. L'argent ainsi placé rapporta, après un certain nombre d'années, un léger intérêt de 1 à 2% et souvent plus encore, par suite de petites recettes provenant de la coupe de genêts, de ventes d'arbres, de la culture de blé et d'avoine, ou bien d'autres produits, mais surtout, du temps que le chêne était encore en honneur, de l'écorçage des haies. — Une comptabilité parfaitement en règle constate ces résultats.

Il y a là un petit gain supplémentaire qu'on peut empêcher avec d'autant plus de plaisir, qu'on n'a pas besoin d'y compter, parce qu'une plantation marchant bon train fournit annuellement une augmentation de valeur au moins aussi grande que l'intérêt à 2 ou 5% du capital engagé.

Un tel capital est mieux placé que celui garanti par hypothèque ou employé pour l'acquisition d'autres immeubles. Si j'achète un champ, une prairie, une maison, un bien rural quelconque, j'ai chaque année, ou même chaque mois, à m'occuper de tels et tels petits détails à régler. Suis-je, au contraire, propriétaire d'une belle sapinière, celle-ci ne me donne aucun travail. Si je m'en occupe, c'est pour mon plaisir: j'y vais me promener.

C'est-là une possession qui non seulement fait accumuler, en croissant toujours lentement en hauteur, les intérêts de l'argent que j'ai dépensé pour elles; mais elle offre aussi à la santé une médecine valant beaucoup plus que la meilleure drogue qu'on achète à la pharmacie. Car parce que je l'aime,

je m'habitue à la visiter le plus souvent que faire se peut, et chaque fois, à mon retour à la maison, je me sens fortifié et de corps et d'âme.

Le bon air des plantations vaut de l'or, et l'air et d'autant plus pur qu'il est plus froid.

Je suis persuadé que les sapins, eux aussi, se plaisent à vivre dans un air très pur et bien vif. Voilà pourquoi je demande, si ce n'est pas cette raison qui les fait prospérer mieux dans les Ardennes que dans le Bon pays? — Que les hommes de la science me répondent à cette question.

Il est incontestable que l'air atmosphérique fait vivre les sapins. Pour comprendre que l'air fournit en grande partie la nourriture des résineux et en général de tout arbre, on n'a qu'à voir ce qui arrive par la combustion. Quand on détruit un grand corps d'arbre par le feu, qu'en reste-t-il sur place de toute cette masse de bois? Une petite quantité de cendres. Par la fumée tout le reste s'est envolé vers les nuages. On devra donc dire que les cendres venues de la terre constituent toute la substance que l'arbre a puisé du sol. Quant à l'acide carbonique qui s'est dégagé par la chaleur, il rend à l'air le carbone qui, durant sa croissance, lui était parvenu de l'atmosphère.

Sous tous autres rapports les Ardennes méritent la préférence sur le Bon pays pour la plantation des sapins.

La question financière qui domine toute autre question, fait sûrement tomber la balance du côté des Ardennes. Le terrain y est de beaucoup meilleur marché et aussi le salaire des ouvriers est moins cher que dans le Bon pays. Je crois qu'il est inutile de citer des chiffres pour appuyer ma thèse, parce qu'il est généralement reconnu que les Ardennes se trouvent dans une situation pauvre.

On y rencontre généralement, surtout dans le Nord, un terrain plat et moins montagneux que dans d'autres parties

du pays, de sorte que les transports sont le plus souvent très faciles à faire. Aussi les chemins d'exploitation ne manquent-ils ordinairement pas.

S'il s'agit de parler de la rapidité de la croissance des arbres, je suis à même de faire montrer de petits géants d'épicéas qui n'ont environ que 50 ans, lesquels peuvent être comparés probablement à tout ce qu'il y a de plus beau dans le Bon pays.

La pauvreté des Ardennes, dont j'ai parlé plus haut, est certainement reconnue partout. Mais il faut encore faire attention à la circonstance que tout est moins cher que dans le Bon pays et que l'argent y est plus rare. En définitive, cependant, en allant au fond des choses, on ne peut pas nier que les Ardennais sont dans une meilleure position que leurs compatriotes du Sud. Ils vivent plus facilement. Personne n'y va demander l'aumône. Ils n'ont pas besoin de se livrer à un travail trop dur pour obtenir toute la subsistance qui leur est nécessaire pour nourrir leur famille. Qu'ils aient seulement en main une somme de quelques milliers de francs, cela suffit pour pouvoir faire l'acquisition d'un petit bien rural avec lequel ils sont mis en état de se créer une certaine aisance.

Aujourd'hui le Sud du Grand-Duché est appelé Bon pays, mais il y a des retours ici-bas, comme s'est exprimé un grand orateur; qui sait quels grands changements dans le monde peut nous apporter l'avenir!

Votez seulement la crise qui vient d'affliger les habitants de certaines contrées de notre pays où se trouvaient les riches propriétaires des haies à écorces! Dans quel triste état se trouvent-ils maintenant, ces pauvres gens, privés qu'ils sont de leurs plus beaux revenus! Maintenant nous autres habitants de l'extrême Nord du pays, nous préférons nos champs de génêts aux taillis de chênes, autrefois si productifs.

Un jour viendra où les Ardennes se trouveront dans de meilleures conditions que le Bon pays. C'est ce que, moi, j'espère fermement.

Et je m'adresse de nouveau aux capitalistes, dont j'ai parlé au commencement. Et je viens leur répéter qu'ils veulent bien croire que c'est un bon conseil que je leur donne de venir avec leur argent chez nous, pour nous aider à faire disparaître nos sauvages bruyères.

Pour mon compte, je pense avoir fait assez pour débarrasser le coin de terre où le sort m'a jeté, de ces détestables bruyères, désert végétal qui déshonore notre pays. C'est là le dernier vestige d'une époque antique et barbare de notre histoire ancienne, que maintenant il est grand temps d'éliminer complètement.

Nous autres pauvres Ardennais, nous seuls, nous succombons sous cette tâche trop ardue, si nous n'implorons pas l'assistance du dehors, si nous n'appelons pas à notre secours les hommes de bonne volonté — qui peuvent être en même temps d'adroits financiers, pour nous aider à maîtriser cette utile entreprise, laquelle mérite impérieusement d'être menée à bonne fin dans l'intérêt général de notre chère patrie.

Quel superbe aspect nos montagnes présenteraient-elles, si toutes ces moroses et tristes étendues de bruyères étaient remplacées par de gaies et joyeuses sapinières ! Alors on n'appellerait pas les Ardennes, sinon le Bon pays, mais bien le *Beau pays*, car elles ressembleraient à un immense parc de verdure, un vrai Eldorado, dont devrait être fier tout le Grand-Duché de Luxembourg.

J'ai le plaisir de pouvoir signaler, — surtout aux touristes qui marchent à pied, — un petit bout de terre, situé à la pointe nord du pays, à l'endroit où se touchent les trois frontières belge, allemande et luxembourgeoise, à la Forge de Huldange, où se trouve accompli déjà — mais sur une étendue relativement petite — un premier pas fait vers la réalisation du progrès si désirable d'embellir et de faire la toilette de la vieille Ardenne.

Anciennement on ne parlait de cette triste région qu'en soupirant, quand on était forcé de s'y rendre pour affaires. On disait: C'est là le Pôle nord, la fin du monde. «Do as d'Welt mat Bréder zugenélt!»

Et aujourd'hui, voyez comment mes chers amis, les sapins, ont réussi à métamorphoser cette Sibérie du Luxembourg?!

Sur ce plateau élevé il ne fait plus froid du tout, quoique qu'il soit situé 40 mètres plus haut que Weiswampach. Le vent affreux qui autrefois y soufflait, en été comme en hiver, a perdu son impétuosité, vaincu, brisé qu'il est par les cimes élevés des arbres toujours verts.

Là où l'on ne rencontrait que les corbeaux noirs et rarement le renard astucieux poursuivant un petit lièvre, il y a maintenant une chasse magnifique: des chevreuils en grand nombre, des coqs de bruyère, des faisans, des bécasses. Aussi il s'y fait la chasse à courre, qui est très intéressante à voir.

A la Forge de Huldange, où viennent se toucher trois pays: Le Luxembourg, la Belgique et l'Allemagne, par un heureux hasard, il s'est trouvé réunie une espèce d'association tacite de plusieurs personnes, qui se sont rencontrées pour faire de cette région détestée, il y a 50 ans, un lieu charmant, qu'admirent tous les amateurs de la belle nature et que recherchent les personnes débiles qui souffrent d'une faible santé et qui sont fort bien accueillies dans l'hôtel et Sanatorium Linckels. De cette société qui me compte, moi aussi, dans son sein, je ne nommerai que quelques noms: le comte d'Hunolstein d'Ottange, feu M. Weckbecker de Luxembourg, la famille Schmitz de Steinbach, qui avec d'autres, y ont fait des plantations depuis 50 à 40 ans. L'ensemble de ces terrains ainsi boisés, qui peuvent mesurer 4 à 500 hectares, ne sont réellement qu'un début de la bonne chose qui mérite d'être continuée avec un entrain plus grand qu'on ne l'a constaté jusqu'ici. Le premier pas, toujours le plus difficile, est heureusement bien accompli.



II.

Je vais donner quelques explications sur la méthode que nous avons employée, pour faire d'abord nos plantations et ensuite nos transplantations.

Depuis plus d'un demi siècle, nous avons lutté sans relâche pour la destruction de nos vilaines landes ardennaises, et je puis dire que le succès a répondu à nos efforts.

Nous n'avons jamais mis des sapins dans une parcelle où ne se trouvait rien que des bruyères. Car il est absolument nécessaire qu'auparavant le terrain soit préparé à cet effet d'une manière efficace. Pour y arriver on a, chez nous, l'habitude d'essarter la pièce de terre par la méthode de l'écobuage. Cela donne une récolte de seigle, et l'on fait bien de planter, dans l'aire des sillons de ce seigle, de petits pins.

J'ai encore employé une méthode plus énergique que de faire brûler le gazon par l'écobuage, il y a environ 50 ans. J'avais acquis un ensemble de beaucoup de parcelles touchant l'une à l'autre, et mesurant au moins 15 hectares, qui étaient couverts de bruyères très grandes et très âgées, ayant une élévation de 50 à 60 centimètres. Pour les détruire, j'y suis allé, avec beaucoup d'ouvriers, durant une belle journée, quand tout était bien sec, et nous y avons mis le feu.

Toute une montagne flambait d'une façon terrible. Nous étions en présence d'un spectacle très périlleux, car c'est difficile d'arrêter, au gré de son désir, la fureur de cet élément destructeur, une fois que liberté lui est donnée d'aller envahir, autour de lui, tout ce qu'il est capable de dévorer.

A la suite de cet incendie volontaire la terre était jonchée d'une masse de cendres qui donnaient au sol un excellent engrais. Aussi le résultat obtenu était-il bien satisfaisant.

J'avais planté, dans le versant de cette montagne, des sylvestres entremêlés de chênes et de hêtres, en plaçant les chênes en bas et les hêtres en haut. Ce mélange n'a bien réussi que pour les hêtres, et médiocrement seulement pour les chênes.

Les sylvestres ont grandi plus rapidement que les chênes et les hêtres. Depuis deux ans déjà, à l'endroit du bois où se trouvaient les hêtres, j'ai fait abattre les sylvestres, devenus des baliveaux, pour donner de l'air à leurs petits voisins. Et maintenant on y voit un bois de hêtre tout pur, qui promet de devenir superbe, parce que les racines des sylvestres laissées en terre ont beaucoup amélioré le terrain.

Ce système de faire des mélanges est fort recommandable, dans les Ardennes, et réussit le mieux quand on met ensemble le sylvestre avec des essences feuillues, de préférence avec le hêtre. L'épicéa, qui a les branches bien touffues, ne s'y prête guère, le sylvestre au contraire protège le hêtre contre les froids si désastreux, apprête le sol avec ses épines tombant à terre et laisse passer à travers ses branches peu touffues assez d'air et de soleil pour que le petit hêtre, placé à ses côtés, puisse respirer librement. Dès que les hêtres seront devenus assez grands pour se protéger eux-mêmes et pour ne plus avoir à redouter les gelées d'hiver, on abat leur protecteur et on le laisse pousser seul. Ce système réussit à merveille dans les Ardennes. — Du moment qu'on plante des hêtres et qu'on les prive de leur par-dessus d'hiver, formé de sylvestres, on peut être presque sûr que les frères petits arbres seront détruits par le froid. Mais une fois grandis et hors de danger, les hêtres viennent également fort bien chez nous et augmentent rapidement de taille.

Nous avons planté, à Huldange, vers 1880, ensemble dans le même terrain, des hêtres et des épicéas. On a vu ces derniers, marchant plus vite, écraser totalement les hêtres, qui sont morts suffoqués. Il s'est fait alors que les épicéas, restés seuls sur place, s'y sont installés très commodément, distancés qu'ils étaient les uns des autres de 2 mètres en moyenne et même çà et là de 5 mètres.

C'est par eux que j'ai reçu une leçon bien utile, dont plus tard j'ai bien profité. J'ai vu clairement que ces conifères sont heureux de n'être pas gênés par des voisins, et que leur désir est d'avoir autour d'eux beaucoup de place pour s'étendre.

Il est remarquable de voir, aujourd'hui, ce que sont devenus ces épicéas si espacés. Leurs branches vertes commencent tout en bas, et après 25 ans seulement, ils ont acquis un développement exceptionnel.

Nos premières plantations ont été faites suivant l'usage général; mais peu à peu, trouvant qu'on peut nuire par l'excès d'une plantation trop serrée, il nous est venu l'idée de réduire ce nombre trop grand. En premier lieu, nous avons, dans la même pièce, là où un groupe d'arbres trop surchargé se trouvait, déraciné une bonne partie du superflu, pour le mettre quelques mètres plus loin à une place où il y avait des vides à combler.

Plus tard nous avons procédé plus radicalement, en parcourant chaque parcelle, l'une après l'autre, en ôtant tout ce qui pouvait être enlevé. Et on rassemblait ce qu'on avait ainsi trouvé en fait de plants, que l'on transportait ensuite sur un terrain nu pour y faire une nouvelle sapinière.

De la sorte nous autres, après avoir d'abord longtemps fait des plantations ordinaires, nous étions arrivés dans les conditions voulues pour pouvoir faire des transplantations.

Je parlerai plus loin de nos travaux de transplantations, sujet principal traité par les explications qu'on va lire plus loin.

Celui qui plante des sapins, le plus souvent des épicéas, comment procède-t-il?

L'hectare compte 10 mille mètres carrés, c'est le même nombre de plants qu'il met en terre. Tous les propriétaires qui j'ai entendu parler de leurs plantations, me disent qu'ils doivent acheter 10 000 plants pour chaque hectare.

Qu'on commence par planter sur une superficie de 10 000 mètres carrés le même nombre d'épicéas, cela se com-

prend parfaitement. Mais quand une fois ces plantes sont devenues des arbres, elles ont acquis une hauteur de plus d'un mètre et aussi une largeur d'un mètre, elles ne sont plus tout à fait à leur aise. Le sol fournit aux racines toute la nourriture que possède le mètre carré qu'on leur a cédé à titre de domaine privé; mais par suite des dimensions obtenues par leur croissance de 5 à 6 ans, leur appétit a été singulièrement excité et, très naturellement, il leur vient l'ambition de vouloir outrepasser les limites de ce domaine trop restreint. Non seulement les petites racines avancent graduellement sous terre; plus haut, les branches, elles aussi, qui tout autour du tronc s'étendent à un demi mètre, voudraient faire un pas plus loin. Mais de toutes parts elles sont emprisonnées par des voisins qui les gênent. L'on sait que ce manque de lumière est leur mort.

Après une dizaine d'années ces sapins montent ainsi vers le ciel dans cet état désespéré. A les voir, on dirait qu'ils s'embrassent comme des frères. Mais non pourtant, leurs bras sont des rameaux piquants qui blessent; ils ne peuvent plus vivre en paix ensemble. L'un s'attaque à l'autre pour le terrasser, désirent occuper sa place. Une lutte à mort s'engage entre eux, et de cette longue guerre, il ne sort qu'un petit nombre de vainqueurs.

Ils s'élancent vers les nuages, ne pouvant s'élargir de côté. Mais avec cela ils perdent leur beau feuillage et ressemblent à des coqs plumés. On voit de longues perches toutes nues, portant un faible panache vert au sommet.

Tout être qui vit dans ce monde doit être suffisamment nourri. Les sapins pour pouvoir se développer, ont besoin de deux sortes de nourriture, qu'ils reçoivent, d'abord en bas par les racines, et en haut, en second lieu, par les branches qui ont besoin d'air et de lumière. Pour arriver à ce résultat, il n'existe qu'un seul moyen, c'est de laisser entre eux une distance assez grande pour permettre aux jeunes tiges de prospérer.

En plantant à une distance trop rapprochée, les branches doivent venir en contact les unes avec les autres, ce qui a

pour résultat de les faire sécher et de faire tomber leur feuillage. L'arbre mis dans cette triste position devient phytique, est condamné à mort, étant privé de ses poumons qui lui sont nécessaires pour respirer l'air, principe et cause de sa vie.

Comme il n'y avait dans mes environs aucune sapinière très âgée, j'ai visité plusieurs vieilles forêts de hêtre, pour rechercher combien de gros corps d'arbre y sont restés debout, sur un are, après qu'ils y avaient grandi durant, je suppose, 70 à 80 ans. J'ai trouvé que, le plus souvent, sur un are on n'en compte que dix ou douze en moyenne, ce qui fait 1000 ou 1200 sur un hectare. Après 40 ou 50 ans les épicéas sont ordinairement plus élevés que les hêtres âgés de 70 ans. Voilà pourquoi je pense pouvoir admettre comme exact le chiffre de 1000 à 1200 à l'hectare, pour les sapins aussi bien que pour les hêtres, et il en résulte que le planteur des 10000 épicéas, malgré le grand nombre qu'il va confier à la terre au commencement, n'en conservera vivants à la fin qu'environ le dixième seulement. Quel triste résultat!

Que dirait-on de ce drôle de fou qui, ayant sa table servie pour 10 personnes, appellerait 100 invités pour prendre part à son dîner?! Une telle action insensée est commise cependant par le planteur mal-avisé qui met sur une superficie de un are 100 petits arbres, et s'il compte sur les probabilités de l'avenir, il doit être convaincu qu'il ne trouvera, quand l'heure de la récolte sera arrivée, quand il fera la coupe de bois, rien que le produit d'une dizaine de survivants!!!

C'est, guidé par ces principes, que nous sommes allés en avant sur notre terrain. Au lieu d'y gaspiller une profusion de plantes inutiles, disons même nuisibles, nous cherchons toujours en à réduire le nombre le plus possible.

Nous donnons à chacune d'elles l'espace qui est réellement nécessaire pour qu'elle puisse croître et se développer sûrement jusqu'à l'âge où elle donnera le plus haut produit. En premier lieu elle doit être, jusqu'à la fin de sa période de croissance, toujours garnie d'un beau feuillage vert.

En laissant entre les sapins un intervalle de deux mètres au minimum et de trois mètres au maximum, ils peuvent librement étendre leurs branches jusqu'à un mètre à un mètre et demi, l'air y peut circuler parfaitement et chaque arbre a la jouissance non contestée d'une superficie de terrain qui varie entre 4 et 9 mètres, permettant aux racines d'y puiser une nourriture suffisante.

Je vais entrer dans quelques détails sur notre mode de procéder et ce, bien entendu, dans le cas où nous avons à notre disposition des plants qui sont aussi convenables qu'il est possible d'en avoir.

Si nous plantons à 2 mètres de distance, il nous en faut un nombre de 2500 par hectare. Si nous allons jusqu'à les séparer de 3 mètres l'un de l'autre, nous n'avons besoin que de 1110 grandes plantes. Comparez ces chiffres de 2500 et 1110 au nombre énorme de 10,000 dont j'ai parlé plus haut!

Nous prenons, dans une sapinière déjà un peu avancée, des sujets ayant une élévation de 1 à 2 mètres et même d'une hauteur plus grande encore, pour les replanter dans une parcelle aussi rapprochée que possible. De cette façon nous y créons un bois tout fait d'un seul coup, comme s'il était sorti de terre, comme par enchantement, et qui a l'apparence d'être âgé d'une dizaine d'années déjà.

Pour exécuter les travaux de cette espèce, nous cherchons dans nos plantations les endroits où se trouve un trop grand nombre de sapins, et nous ôtons ceux qui sont superflus. Ceci est le cas dès qu'il s'en trouve qui ont entre eux une distance de moins de 2 mètres ou même de 2,50 mètres.

Avec une forte bêche nous poussons autour des arbres ainsi choisis, pour les faire enlever du sol avec une motte de terre de forme ronde, aussi grande que possible afin que les racines n'en sortent pas trop. Si cette opération est faite bien soigneusement, on est presque sûr que l'arbre transplanté dans un trou de même dimension que la motte de terre, continuera sa croissance sans courir fort peu de danger de périr, car il fait le voyage d'un lieu à un autre, comme un pot-à-fleurs,

pour ainsi dire. Ce transport doit être fait avec beaucoup de précautions, car il faut que le sapin soit approvisionné de tout ce qu'il a besoin pour vivre à sa nouvelle place. L'on peut avoir la certitude, si tout a été bien exécuté, que l'émigrant ne s'aperçoit pour ainsi dire pas de son changement de résidence.

Il est vraiment étonnant de voir que les épicéas ont la vie si dure. On n'a qu'un tout petit risque à courir par de telles transplantations. Il nous est arrivé une fois que nous avions oublié un certain nombre de ces plantes cachées derrière un buisson ; une année après nous avons retrouvé sains et saufs tous ces sapins, et à l'état bien verts encore.

Ce boisement improvisé qu'on obtient en versant simplement le trop-plein d'une sapinière qu'on possède à droite dans une parcelle nue qui se trouve à gauche, donne une avance de peut-être 10 ans à la croissance des arbres nouvellement plantés.

Il présente un autre avantage fort appréciable, consistant dans la circonstance que le propriétaire, une fois qu'il s'est donné la peine de faire transporter de grands arbres dans un terrain bien approprié, est presque sûr que sa plantation avancera sans avoir presque aucun risque à courir. En mettant en terre de petits sapins, même bien repiqués, ceux-ci ont toutes les peines du monde pour pouvoir résister aux herbes, aux genêts et à mille autres ennemis naissant spontanément du sol, qui attaquent, couvrent et étouffent les jeunes plantes trop faibles encore. Les grands arbres, au contraire, ont assez de force pour dominer et maîtriser ces petits végétaux incommodes, et il leur arrive fort rarement d'être arrêtés dans leur croissance.

Rien n'est plus certain qu'on ne manquera pas de me dire : « Votre méthode est bien bonne, mais elle est trop coûteuse. »

Pour y répondre je vais résoudre cette question de la dépense par les chiffres suivants que chacun peut vérifier.

Quelle somme emploie-t-on généralement pour planter un hectare, à raison de 10,000 plantes ?

- 1) Pour salaire payé aux ouvriers, je porte
4 à 7 francs par mille, ce qui fait en
moyenne $5.50 \times 10 =$ fr. 55.00
- 2) J'estime qu'il faut payer pour les plants
qu'on achète 7 à 10 fr. par mille, multi-
plions par 10 la moyenne de ces deux
chiffres $8.50 \times 10 =$ fr. 85.00

Nous arrivons à la dépense totale, pour
planter 1 hectare de, à la somme de: fr. 140.00

Je ne crois pas qu'on puisse planter à meilleur compte.
Dans cette somme de 140 frs. sont compris les frais du rem-
placement des arbres qui ne sont pas venus la première fois,
frais qu'on doit supporter encore les années subséquentes.

Voyons maintenant combien on doit déboursier pour planter
un hectare d'après notre méthode.

L'expérience que nous avons acquise depuis de bien longues
années dans cette matière nous donne la certitude, que, au
minimum, le travail de la transplantation d'un pied d'arbre
nous coûte 5 centimes. Et dans les conditions désavantageuses,
pour les endroits où il y a un transport un peu éloigné à
faire, nous payons tout au plus 10 centimes pour le déplace-
ment de chaque arbre :

C'est avec ce dernier chiffre de 10 centimes, quoiqu'il
soit exagéré, que je vais établir mes calculs, et je trouve les
prix suivants par hectare :

- 1) pour la distance de 2 mètres, $2500 \times 10 =$ frs. 250.00
- 2) pour celle de 2.50 mètres, $1600 \times 10 =$ frs. 160.00
- 5) pour celle de 5 mètres, $1110 \times 10 =$ frs. 111.00

Comme je viens de le dire, ces 10 centimes sont réelle-
ment une taxe trop élevée. Si nous acceptons le prix minimum
de cinq centimes, les chiffres sont à réduire de moitié, et
descendent respectivement à 125.80 et 55.50 frs., chiffres qui
peuvent victorieusement être comparés à celui de 140 frs.,
trouvé ci-haut comme étant la dépense moyenne d'une plan-
tation à 10,000 à l'hectare, comme elle est faite communément.

Je dois faire observer que, dans ce dernier chiffre, j'ai porté en ligne de compte la valeur des plantes par 85 frs. (ce qui fait presque les $\frac{2}{3}$ de 140 frs.), et en parlant de notre nouvelle méthode, je me suis abstenu d'en dire un mot. C'est comme si j'avais voulu faire croire que tous ces beaux et grands sapins qui ont été déracinés pour les faire parader dans un autre lieu, ne méritent même pas qu'on s'en occupe.

Oui, vraiment, je dois avouer que je les ai considérés comme étant sans valeur *pour le planteur*. Je dis *pour le planteur*, parce que je suppose que, dans sa nonchalance, le plus grand nombre laisse aller les choses sans y penser seulement. Ils abandonnent à leur sort, sans profit pour eux, ces milliers et milliers de belles plantes qu'ils ont le grand tort de considérer comme n'ayant aucune valeur.

Voilà pourquoi je dois faire l'aveu que tout ce que je viens de dire sur notre méthode de planter, s'adresse uniquement aux vieux planteurs, parce que eux seuls ont disponibles, ne leur coûtant rien du tout, la matière première qui est nécessaire pour faire l'emploi de cette méthode. On pourrait dire que cette matière première, de tels sapins, ne sont pas dans le commerce, parcequ'on ne trouvera pas un seul bon planteur, je pense, qui se déciderait à les vendre.

Aux personnes peu fortunées qui commencent à planter, je conseillerais d'acheter un petit terrain, de le préparer et d'y planter une pépinière, pour former une réserve. Dès que cette pépinière sera âgée d'environ 8 à 10 ans, elles enlèveront une partie des plantes superflues qu'elles transplanteront dans un terrain voisin dont elles auront pu faire entretemps l'acquisition.

Je puis garantir que quiconque voudrait tenter l'essai d'un boisement fait suivant les explications que je viens de donner, ne s'en repentira nullement. Il trouvera que les chiffres de la dépense ci-haut indiqués sont exacts et que le travail à faire n'est pas trop coûteux, pourvu qu'il dispose des deux choses suivantes, savoir : 1) d'une sapinière bien fournie, pas trop avancée et 2) d'un terrain situé à proximité, apte à recevoir le superflu de cette sapinière.

III.

La question des haies à écorces, qui maintenant ne rapportent plus rien, est partout sur le tapis. Généralement conseille-t-on, et avec beaucoup de raison, d'y abattre le plus grand nombre des perches de chêne, ne laissant qu'un choix des plus robustes, et de compléter ensuite, sur cette surface à moitié vide, les intervalles par une plantation de sapins.

On tombe alors sur la difficulté que les petits sapins sont de suite gênés et même couverts souvent par les jeunes pousses qui naissent en très grande quantité autour de la souche des chênes. Voilà pourquoi on fait bien de ne pas choisir des plants pris dans une pépinière, âgés de quelques années seulement, mais d'aller dans une sapinière et d'y enlever tout ce qu'elle est capable de fournir en fait d'arbres superflus; appelons-les *surnuméraires*. Il faut les planter, distancés au moins de 2 mètres, entre les perches qu'on a laissées debout dans les taillis de chêne. Qu'on choisisse entre ces surnuméraires les sujets de bien haute tige, car ceux-ci remplissent au mieux le but qu'on veut atteindre. Il est nécessaire qu'ils soient bien forts et très élevés pour pouvoir dominer, supplanter, maîtriser la grande masse de ces incommodes rejetons de chêne.

Dans les taillis de chêne on réussit à conserver vivants et debout des sapins très hauts, parceque le vent n'y a pas autant de prise pour les faire tomber que sur une surface entièrement découverte.

J'ai dit plus haut que pas un seul bon planteur ne veut offrir à la vente le trop-plein de ses sapinières. Cette question des haies à écorces, traitée comme je viens de le faire, corrobore encore ma manière de voir. Notre vieux planteur, s'il n'utilise pas ce que j'ai nommé les surnuméraires de ses résineux pour se faire le plaisir de créer une nouvelle sapinière, sera toujours content de les posséder pour avoir le moyen de mettre en meilleur état ses parcelles de taillis de chêne.

IV.

Accessoirement je vais entamer un sujet qui a un rapport intime avec la bonne exécution du boisement des terres, celui relatif aux chemins de vidange.

J'ai très souvent trouvé, en flanant par curiosité dans les sapinières d'autrui, qu'on néglige généralement d'y faire tracer un nombre suffisant de chemins.

Quoiqu'ils enlèvent beaucoup de parcelles au sol, ils ne font cependant que peu de tort à la croissance des sapins. A droite et à gauche d'un tel chemin on trouve les plus beaux arbres. Ils sont nourris beaucoup plus copieusement que ceux qui se trouvent à l'intérieur du bois, par une surface supplémentaire du sol dont ils ont la jouissance, et pour cette cause, le propriétaire, en définitive, n'y perd presque rien.

Dès qu'une sapinière possède un beau réseau de ces faciles moyens de communication qui s'entrecroisent, elle gagne en valeur sous tous les rapports. C'est cela qui fait le mouvement et la vie du bois.

Le chasseur y trouve son compte, parcequ'il peut facilement atteindre le gibier qui s'y cache.

Celui qui aime à se promener, dirige ses pas de préférence vers ces allées ombragées toujours vertes, même en hiver. Il y respire l'air le plus pur, le plus profitable à sa santé.

Un autre avantage éventuel est encore à prendre en considération. Si par malheur un incendie y éclate, les chemins nous viennent très à-propos pour pouvoir lutter contre ce fléau destructeur, surtout dangereux pour les résineux. On a la facilité de pouvoir commodément entrer, de divers côtés, dans le bois et de s'y retrouver. Aussi reçoit-on par eux le moyen de localiser le feu et de restreindre sur un petit espace sa funeste action.

Je voudrais bien engager ceux qui auraient l'intention boiser leurs propriétés, de ne pas oublier la question des voies forestières nécessaires pour le transport facile de tout ce qui doit entrer et de tout ce qui doit sortir du bois qu'on veut créer. Il vaut beaucoup mieux s'occuper même de tels projets avant de commencer la plantation, car plus tard il est plus difficile de procéder correctement.

Nous autres, partout où nous avons planté, nous avons fait construire un nombre très grand de ces chemins dans toutes les directions. Ils sont distancés de 100 mètres au moins, même quelquefois de 50 mètres seulement. Nous nous en trouvons très bien sous tous les rapports, notamment pour l'enlèvement des jeunes arbres que nous voulons transplanter ailleurs.



V.

Moi, Ardençais de vieille roche, intrépide coureur des bois, après avoir humé, à longs traits, l'ozone vifant des résineux qu'en grande partie j'ai moi-même plantés, et cela jusqu'à l'âge de 75 ans que maintenant je viens d'accomplir, je dois reconnaître que mon temps est venu pour dire adieu à tous mes enfants des bois verts, à ma nombreuse famille forestière. Mais avant de partir, j'ai souhaité dire un mot encore à mes collègues, les planteurs luxembourgeois, sur la méthode que nous autres, représentant trois générations de planteurs et de notaires: d'abord feu mon père, ensuite moi-même et en troisième lieu mon fils aîné, nous avons employée pour convertir les vilaines bruyères ardennaises en riches sapinières d'une grande valeur.

Aussi, en jetant un coup d'œil en arrière, je dois déclarer que je suis bien content des résultats que nous avons obtenus. Et c'est mon désir le plus ardent que d'autres imitent notre exemple, d'abord dans leur propre intérêt et aussi pour augmenter la prospérité de notre chère petite patrie.

Un grand nombre de personnes ont placé leurs capitaux dans ces entreprises des plantations, et je les en félicite ; mais je voudrais bien les rendre attentifs à ce que beaucoup d'entre eux ont maintes fois trop richement, trop luxueusement travaillé. Ils ont fait plus qu'il n'était nécessaire de faire. Ils ont, si je puis m'exprimer ainsi, donné trop d'emboupoint à leurs bois, et je voudrais bien leur dire que l'excès nuit en toute chose.

Regardez ces lourdes personnes, pesant 100 kil. et même plus, comme elles sont mal à leur aise, comme elles sont malheureuses d'avoir à traîner un corps si chargé et trop nourri. Elles seraient très contentes de perdre leur emboupoint. Nous avons également des sapinières qui, elles aussi, sont chargées à l'excès et nourries outre mesure, et qui devraient être dégraissées. Elles sont tellement épaisses, tellement fourrées qu'elles étouffent dans leur exubérante végétation ; elles manquent d'air pour vivre. Comme elles seraient dans un bien

meilleur état si la moitié, même les deux tiers de leur population était exterminée.

Les colosses d'homme dont j'ai parlé, deviennent de plus en plus malheureux à mesure qu'ils avancent en âge. Il en est de même des sapinières. Tant que les arbres sont jeunes, on peut les utiliser parfaitement, en les déracinant pour leur assigner un emplacement plus convenable. Mais une fois qu'ils sont de haute taille, ils meurent d'inanition, et le propriétaire n'en retire aucun profit. Voilà pourquoi l'on fait bien de ne pas tarder trop longtemps pour procéder à ces opérations utiles d'élagage.

Il me peine beaucoup de voir que trop souvent une grande richesse, entre les mains d'un détenteur mal avisé de propriétés boisées, soit misérablement perdue. Il commet une grande faute, en négligeant d'extirper en temps utile, tout ce qui se trouve de malsain dans son boisement trop serré.

Il possède une plantation magnifique, outre mesure florissante, à l'état de grossesse, pourrait-on dire, qui demande à être délivrée d'un fardeau qui contient le plus précieux avenir.

La sapinière-mère donnant, par l'intelligent travail de son propriétaire, naissance à une sapinière-fille, presque aussi belle, aussi grande qu'elle même, lui apportera deux bonnes choses : 1) il aura une vieille plantation expurgée, corrigée, rendue plus productive, de façon à être devenue une véritable alma mater qui n'élève que de forts et de majestueux enfants et rien autre chose ; 2) une jeune sapinière nouveau-née, pleine d'espoir, qui aura vu le jour d'une manière extraordinaire, car elle sera sortie, des entrailles de celle qui a lui donné le jour, tout habillée, comme anciennement Minerve sauta tout armée hors du cerveau de Jupiter.

Weiswampach, mars 1906.

